

Entre employés des postes

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le monde, en général, et pour les journaux, en particulier.

— Allons donc ! Mais c'est une mine d'or, que vos journaux. Et pour la peine qu'ils vous donnent ! Une bonne paire de ciseaux, un pot de colle, pour l'ordinaire ; un coup de plume, de temps en temps, dans les grands jours ; et la farce est jouée.

— Merci !... Ah ! vous pensez que c'est ainsi ?

— Mais oui.

— Détrompez-vous ! Mais je n'ai pas le temps de vous dire ici toutes les difficultés du métier ; il y en a trop. Et quand bien même les journaux ne seraient faits qu'à grands coups de ciseaux, comme vous le croyez, les lecteurs, pris dans leur ensemble, n'auraient que ce qu'ils méritent.

Je ne m'explique pas qu'il y ait encore des journalistes qui se donnent la peine de prendre la plume pour faire bénéficier leurs lecteurs du fruit de leurs consciencieuses recherches, de leurs observations, de leurs études, de leurs réflexions, pour écrire, en un mot, ce que l'on appelait jadis un « article de fond », ce que le lecteur d'aujourd'hui appelle un article « raseur », pour s'excuser de ne pas le lire.

Ce qu'il lui faut, au lecteur de journal, ce sont de grands cataclysmes, des crimes sensationnels, des adultères retentissants, de sanglants massacres, des rois détronés, des ministères renversés. Que de bonnes âmes pacifiques et « pacifistes » s'écrient, en refermant leur journal : « Il n'y a rien aujourd'hui, dans les papiers, pas même une guerre ! »

Si les anarchistes bombifères n'existaient pas, il les faudrait créer, afin que chaque matin ou chaque soir le lecteur puisse savourer une bonne écabouillade, des têtes séparées du tronc, des chairs pantelantes, et toute la bouillabaisse sanglante. Surtout des détails, le plus possible ; les inventer, s'ils n'existent pas. Le lecteur ne se demande pas ce qu'on met dans la sauce, pourvu que le plat soit de haut goût, qu'il réponde à son palais quelque peu dévoyé.

Il veut absolument être renseigné sur tout, le lecteur, sur les choses même les plus insignifiantes. Au lendemain de l'élection de M. Fallières à la tête de la République, un des plus grands illustrés français n'a-t-il pas publié une série d'instantanés représentant le nouveau président — avant même qu'il ait pris possession du fauteuil — accomplissant, dans Paris, la promenade qu'il faisait quotidiennement depuis des années, sans que jamais personne y ait pris garde. On voyait M. Fallières, de dos, à 8 1/2 heures sur un pont ; M. Fallières, de trois quarts, à 9 1/4 heures, sur un autre pont ; M. Fallières, de face, à la rue ?? à 9 3/4 heures. Un autre cliché représentait, à 10 1/2 heures, M. Fallières donnant à une demoiselle qu'il ne connaissait pas, qui ne le connaissait pas, un renseignement qu'elle lui avait demandé comme au premier passant venu. Vrai, cela fait rire !

Le lecteur, disons-nous, veut tout savoir. Il ne pardonne pas à son journal de se taire ou de le laisser ignorer rien. Un crime est-il commis : tous les reporters sont aux abois. C'est à qui publiera les premiers renseignements ; c'est à qui donnera le plus de détails sensationnels.

La justice, avec son formidable appareil de détectives, d'agents secrets et publics, cherche encore le ou les auteurs du crime, s'instruit minutieusement et dans un silence nécessaire des causes et des circonstances du forfait, elle ne sait rien encore de précis, que déjà une feuille, « bien informée », publie tous les détails possibles sur la triste affaire, donne un « instantané » du crime, le portrait de l'assassin, celui de la personne qui a vu la personne qui a vu le criminel. La bonne feuille, enfin, en sait dix fois plus que la justice, dont elle entrave l'action par ses fantaisistes révélations. Qu'importe ! Le lecteur avant tout : on vendra dix mille exemplaires de plus. Que répliquer à cela ?

La terrible catastrophe de Courrières, qui plonge dans le deuil et dans la misère tant de familles, a fait le « beurre » de certaines feuilles.

Et voilà comment le journalisme s'écarte, insouciant, de la belle mission qui lui est tracée. Il devient de plus en plus une « affaire ». Or, les affaires sont les affaires ; tous les moyens sont bons, quand ils réussissent.

— Pristi ! Quelle sortie ! J'ai déclanché le grand jeu ! C'est tout ?

— C'est tout !

J. M.

Baromètre.

Trouvé dans un vieux manuscrit qu'on a bien voulu nous prêter :

Sur le cœur de l'homme, aujourd'hui,
Si Dieu plaçait un baromètre,
Sur le cœur de la femme aussi,
Si le pareil pouvait se mettre,
Je gage que les deux cadrans
N'auraient jamais un cours semblable :
L'homme marquerait le beau temps
Et la femme, le variable.

Sujet à caution.

Entre employés des postes.

UN COMMIS. — Depuis cinq ans qu'on me promet une augmentation de traitement, je ne vois rien venir que des excuses, qui ne valent pas la monnaie que j'attends ! Si ça ne change pas bientôt ! je ne marche plus !

UN FACTEUR. — Il y a trente ans que je suis au même salaire et, bon gré mal gré, il faut que je marche !

*

Entre députés vaudois.

1^{er} DÉPUTÉ. — Le ministère Rouvier est tombé pour une affaire de rien. Au lieu d'assumer la responsabilité des mesures d'exécution prises par des agents subalternes maladroits, il pouvait déclarer à la chambre qu'il donnerait des ordres pour éviter le retour des plaintes formulées, et la chambre, « confiante au gouvernement », passait à l'ordre du jour !

2^e DÉPUTÉ. — C'est pas chez nous que le gouvernement lâcherait la barre comme ça !

3^e DÉPUTÉ. — Chez nous, ce n'est pas la chambre qui fait le ministère, c'est le congrès du Conseil d'Etat qui fait la chambre des députés !

EN CHEUR. — Oh ! la, la !

E. F.

La vertu du 70.

DANS une infirmerie du canton, où l'abstinence était une règle absolue, une belle jeune fille se mourait ; elle était à l'agonie et sa dernière heure était attendue d'une minute à l'autre. Elle avait un frère dans la contrée ; il fut avisé du triste état de sa sœur. Il se hâta d'accourir, mais en vigneron qui connaît les vertus du bon vin, il prit à tout hasard une vieille bouteille de 1870 qu'il dissimula sous son vêtement. La malade ne fit pas un mouvement à l'arrivée de son frère, elle était d'une pâleur livide, le regard terne, un léger souffle révélait encore la vie. Sur la table de nuit, un verre et une cuillère avec un liquide blanchâtre, de l'eau sans doute, additionnée d'une drogue quelconque.

Le frère demanda à veiller seul sa sœur ; on le lui permit. Dès que la porte fut fermée, la bouteille fut ouverte, le liquide blanc s'en fut dans le seau et, doucement, avec la patience d'une mère, le frère, qui avait son idée, ingurgita à petites cuillerées deux verres de 70 à la moribonde, qui semblait boire avec une indicible satisfaction, ne faisant qu'un mouvement, celui de la gorge qui avale, puis elle s'endormit. Vers minuit, passa une ronde discrète, mais comme tout était tranquille, la personne qui la faisait s'en fut sans bruit, cependant avec le va-

gue sentiment qu'il y avait dans la chambre une odeur de vin. Elle soupçonna le frère de la malade de n'être pas à jeun, ou d'avoir apporté du vin pour son usage.

A deux heures, la malade ouvrit les yeux et demanda à boire ; le frère s'empressa de lui servir, avec la même sollicitude, encore deux grands verres, puis un assoupissement bienfaisant survint, qui dura jusque bien longtemps après que le soleil eut filtré à travers les rideaux dans la chambre. Vers huit heures, la malade se réveilla ; il lui semblait qu'elle sortait d'un rêve et cherchait à se rappeler d'où elle venait, où elle était. Tout à coup, apercevant son frère, elle poussa un cri de joie et se mit d'elle-même sur son séant ; la garde-malade et le docteur qui arrivaient à l'instant en furent renversés ; c'est un miracle ! disaient-ils. C'est le bon Dieu qui a opéré cette grande chose. Alors le frère, calme mais vibrant, en montrant la bouteille : « Le voilà le bon Dieu qui a opéré ce miracle, c'est cette vieille bouteille de 70 qui a sauvé ma sœur. Je vais chercher une voiture et dans demi-heure je l'emmène. Au revoir. »

La ressuscitée par le jus divin de la treille habite aujourd'hui Genève ; elle est mariée et mère de trois beaux enfants.

(Feuille d'Avis d'Aigle.)

Théâtre et Variétés.

Jeudi, nos artistes de comédie nous ont fait leurs adieux officiels. Pour la circonstance, ils nous ont donné, et très bien donné, *L'Instinct*, de Kistemaker, et *Belle-maman*, de Sardou, deux pièces qui caractérisent deux conceptions bien différentes du théâtre. Bravos, rappels, bouquets, couronnes, rien n'a manqué pour témoigner à nos artistes qu'ils laissent à Lausanne un excellent souvenir.

Demain, dimanche, pour les adieux définitifs et forcé par le succès, M. Darcourt nous donne encore *Napoléon*, en matinée et le soir.

Puis, après Pâques, le 19 avril, débutera la saison d'Opéra, par *La Vie de Bohème*, de Puccini.

*

Le *Kursaal* a renouvelé hier son programme. Le vendredi est pour cela jour traditionnel. A côté des attractions courantes, toujours fort bien choisies, son spectacle de la semaine comprend deux pièces : une comédie nouvelle en un acte, en vers, du théâtre Antoine : *Au coin d'un bois*, puis la très amusante opérette d'Offenbach, *Les deux aveugles*. — Une série de représentations de comédie nous est promise.

Théâtre du Peuple.

Pour son dernier spectacle de la saison, le Théâtre du Peuple donnera, mardi prochain, un acte en vers : *Le mauvais larron*, vision dramatique, de Clovis Hugues ; puis, *La Pâque socialiste*, pièce en 5 actes, d'Emile Veyrin, jouée dans tous les centres ouvriers. Cette œuvre expose les doctrines du socialisme et du collectivisme. — Les billets sont en vente à la librairie Lapie, rue de la Louve.

Un ami de l'enfance.

Il ya encore des parents qui croient bien faire en donnant à leurs enfants des boissons échauffantes et irritantes (comme le café, le thé, etc.). Ces boissons offrent, d'après l'avis des médecins, non seulement un danger pour la santé corporelle et intellectuelle des petits êtres en train de se développer, mais elles ont encore un effet des plus nuisibles sur l'aspect du visage des enfants et leur stature. On ne saurait donc assez répéter que nous possédons dans le café de malt Kathreiner une boisson pour les enfants qui est parfaite et à tous points de vue sans aucun défaut, et qui, par sa douceur et son influence salutaire, agit très heureusement sur la santé et le développement de l'organisme des enfants, motifs pour lesquels elle est recommandée par les médecins.

Le café de malt Kathreiner, qu'il est excellent de cuire avec le lait, est très savoureux et ne cesse de plaire aux enfants, tandis que le lait pur leur répugne bientôt et que même très souvent ils le supportent malaisément.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.